

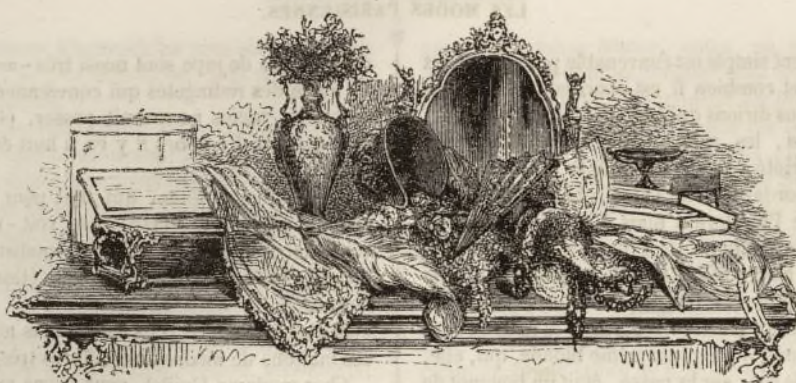


LES MODES PARISIENNES

*Capote de M^{lle} L. Saborde, rue Richelieu. Châle de dentelle de laine du M^{re}
des fabriques Françaises et Belges, rue Vivienne, au coin du Boulevard.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMENIE DE V. —
L'EAU DE MÉLISSE (1^{re} partie), par MARIE AYCARD.
— CAUSERIES. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



LE printemps nous fait défaut; il se fait très-capricieux : comme saison, il est dans son droit, car le printemps, tenant un peu de l'hiver et de l'été, peut aller de l'un à l'autre; mais, cette fois, il s'est voué exclusivement à l'hiver, nous sommes donc autorisée à nous en plaindre.

On ne saurait croire combien ce temps déplorable retarde l'apparition des toilettes nouvelles, au moins dans leur ensemble.

Pour voir les modes, il faut aller les chercher dans les magasins, et ce n'est pas, à notre avis, la meilleure manière de les apprécier : il faut les voir

portées par les femmes élégantes qui font autorité dans ces questions.

Dans les théâtres, on voit quelques jolis chapeaux, quelques jolies capotes, des pailles de fantaisie et des pailles d'Italie; ces dernières pailles seront les plus en vogue.

Depuis deux ou trois années, on cherchait vainement à les faire revenir de mode; cette fois le fait est positif, nous pouvons l'affirmer, parce que nous voyons les bonnes maisons de marchandes de modes en préparer et en vendre beaucoup.

Madame Plé-Horain (1), cette jeune modiste dont le goût se révèle chaque jour par la plus piquante originalité, fait des chapeaux de paille d'Italie sans être doublés, ce qui est très-lavorable au visage, et qu'elle garnit de fleurs mélangées, de fleurs mélangées avec des fruits, de plumes. Ces fleurs ne se posent plus en grandes grappes; il y a révolution complète : elles se posent en bouquet assez avancé sur la passe. Cette manière, que madame Plé-Horain a fait adopter des premières, est pleine de grâce, en ce qu'elle fait paraître les passes plus courtes.

Ainsi, dans le même genre, nous citerons les chapeaux de paille cousue, les paillassons, les pailles belges, et toute espèce de pailles de fantaisie, que madame Plé-Horain garnit souvent d'un seul gros nœud plat composé de quatre coques et de deux bouts, lequel est séparé du milieu par une large traverse de ruban. Ce nœud est posé sur la passe de côté, mais pas très-bas et environ à la moitié de la passe. On ne saurait croire combien

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

cet ornement simple est convenable pour chapeaux de paille et combien il est charmant !... si nous osions, nous dirions qu'il est poétique !

Du reste, les rubans employés offrent une grande variété : il y a des rubans festonnés, des rubans à bords-dentelle et les rubans chinés.

Madame Plé-Horain nous a fait voir aussi un chapeau de paille de riz à bandes de paille rapportées au bord ; de cette paille sortait une blonde blanche, large d'un travers de doigt, plissée, laquelle avait sa bordure regardant le haut du chapeau ; en haut, il y avait la même blonde, qui, elle, regardait le bas ; sur la passe, était un bouquet de boutons et petites roses du Bengale séparé du milieu ou plutôt traversé de ruban blanc ; le dessous de passe était très-gracieusement orné de blonde, de fleurs traversées d'un ruban ;

— Puis une délicieuse capote de crêpe lisse et de blonde ainsi composée : le bord large de six à sept centimètres, bouillonné très-droit en hauteur ; après ce large espace bouillonné, est un entre-deux de blonde entièrement à jour, puis revient le crêpe lisse qui fronce comme toute capote ; le fond entièrement couvert de petits bouillonnés ; la forme coupée aussi par un entre-deux en blonde ; le bord de la passe et du bavolet garni d'une blonde à dents très-pointues posée droite sans fronce, ce qui rend l'ensemble de cette capote d'une grande légèreté ; une branche de lilas blanc et lilas orne la passe, toujours posée très en avant, couchée et non tombante comme autrefois.

Nous insistons sur ces petits détails, parce que ce sont eux qui changent l'aspect de la mode, et qui, bien observés, marquent une distance énorme entre les modes des bonnes maisons et les modes des petits magasins.

Pour revenir aux chapeaux de paille d'Italie, qui auront la préférence sur tous autres, nous dirons qu'une assez jolie garniture se compose d'une touffe de coquelicots posée de chaque côté, entourée d'un ruban, ou de coquelicots mêlés de coques de ruban. Mais, ce qui est et ce qui sera toujours bien, ce sont les plumes ; elles se posent aussi très en avant sur la passe, couchées, soit deux d'un seul côté, soit une de chaque côté.

Quant aux étoffes de robes, la mode semble s'être fixée sur les chinés : il en est de toutes nuances sur fond blanc, d'autres qui n'ont pas de fond marqué parce qu'ils sont entièrement couverts de fleurs ; ces derniers taffetas chinés s'appellent *taffetas perses* : ils ont assez de vogue pour robes devant résister.

Les volants découpés unis ou découpés gaufrés sont les garnitures adoptées. On fait quelques découpés à jour ; mais, comme ces découpés deviennent chiffons, leur emploi ne sera pas de longue durée.

Les redingotes garnies de petits volants de ruban autour de l'ouverture des corsages et souvent

des devants de jupe sont aussi très-nombreuses. La mode des redingotes qui conviennent si bien à toutes les tailles ne saurait passer, et l'on peut dire que sur dix robes il y en a huit en forme de redingotes.

La saison des fêtes, qui finit pour nous, va commencer en Angleterre ; aussi voit-on chez les couturières, les fleuristes et les modistes, robes, fleurs et coiffures, comme si nous étions au mois de janvier.

Madame Frédérik (1) a choisi dans nos premières maisons de modes des coiffures très-élégantes.

Chez madame Quillet, nous avons vu deux toilettes de bal qui allaient être expédiées pour Londres ; les voici : — Guirlande de raisin d'or à feuillage de velours brun. Robe de taffetas bleu de ciel garnie de trois volants de belle dentelle surmontés chacun de trois petits volants de tulle bleu bordés d'un petit ruban de satin posé à plat ; le corsage, orné d'une berthe-châle composée de deux rangs de dentelle mêlés de petits volants de tulle bleu avec ruban au bord ; le devant du corsage et les petites manches étaient couverts de volants de dentelle alternés de volants de tulle ;

— Guirlandes de belles-de-nuit variées de couleurs. Robe de tulle blanc à deux jupes sur dessous de satin : la première jupe ornée de quatre bouillons de tulle ayant entre chacun d'eux un volant de petite blonde blanche ; la seconde jupe, garnie au bord d'un volant de blonde large de dix centimètres environ, cette jupe relevée de côté par un bouquet de belles-de-nuit semblables à celles de la coiffure ; le corsage, orné d'une berthe double en blonde forme de châle, et le devant du corsage couvert de bouillons séparés chacun par une petite blonde ; les petites manches couvertes de bouillonnés alternés de petite blonde.

Les guirlandes ne se portent plus aussi longues ; ainsi la guirlande de raisins d'or et feuillage de velours était ronde, un peu plus volumineuse des côtés que devant.

L'autre, composée de belles-de-nuit, tombait en grappes, mais sans exagération.

A ces guirlandes s'ajoutent les fleurs et les aiguillettes de diamants, qui donnent tant d'éclat à la toilette de bal.

MODES D'HOMMES.

Les hommes sont plus en avance que nous pour leurs modes : déjà ils ont adopté les draps légers, les habits à la française, les gilets non croisés en valencias uni, à carreaux, à fleurs.

Les pantalons rayés ou à carreaux en satin de laine de nuances foncées se portent beaucoup.

Les *peels* d'Humann (2), fort jolis paletots d'été en drap, font fureur.

(1) London, Albemarle Street, 40, Piccadilly.

(2) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

Les costumes d'hommes les plus simples, pour ne pas dire les plus sans façon, sont ceux qui ont le plus de succès.

Quant aux redingotes, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit le mois dernier, qu'elles se font à une seule rangée de boutons, à col étroit, et boutonnant sur la cravate par un seul bouton, assez courtes des basques, plus courtes que celles qu'on portait l'année dernière.

Les couleurs en faveur sont bleu, bronze et vert-olive.

On fait aussi des pantalons de couleurs demi-claires en drap léger ou satin de laine, gris-souris, gris-cendre, nankin; ils sont sans sous-pieds et se portent avec des souliers et des bas de fantaisie.

Les habits du matin à la française sont à une seule rangée de boutons et fermés du haut par trois boutons; le col en est renversé.

Quant aux chapeaux, ils sont, ainsi que nous l'avons dit au commencement de la saison, à bords plus grands que ceux de l'été dernier.

On en portera beaucoup de gris.

Les cravates tiennent toutes de la toilette simple, c'est-à-dire de fantaisie. Il y en a de charmantes à mille carreaux de toutes nuances douces; d'autres sont à fleurettes brochées.

Le chiné sera aussi, dit-on, fort en faveur.

LOMÉNIE DE V***.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe ornée de petits volants de ruban et d'une touffe de fleurs. — Châle de dentelle de laine bordé au bas d'un grand volant de même dentelle. — Robe de taffetas garnie de volants de dentelle de laine posés en rivière. Le corsage orné d'un revers dentelé.

COSTUME DE PETITE FILLE DE 3 A 4 ANS.

Robe de percale à tablier brodé à l'anglaise. — Pardessus de taffetas rose garni de deux petits volants de taffetas découpé. — Souliers à guêtres. — Pantalon court bordé d'une broderie anglaise.

COSTUME DE PETIT GARÇON DE 9, 12 ET 13 ANS.

Chapeau de feutre noir. — Veste de drap marron. — Gilet de piqué blanc. — Pantalon de drap, plissé du haut. — Souliers. — Bas de fantaisie.

L'EAU DE MÉLISSE.

I.

Antoine-François Prévost est un des hommes les plus singuliers du dix-septième siècle, non-seulement par son ouvrage, rempli d'aventures extraordinaires ou de science profonde, de créations romanesques ou de compilations théologiques, mais encore par sa vie, plus féconde en événements bizarres que ses romans. Prévost,

après de bonnes études, entra au service; il quitta l'armée pour se réfugier chez les Jésuites, qui l'avaient élevé; il abandonna les Jésuites pour reprendre l'épée, et après toutes ces hésitations, il entra, à l'âge de vingt-quatre ans, dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Pieux et plein de goût pour l'étude, il semblait destiné à s'ensevelir dans la solitude savante des Bénédictins et à devenir une des lumières de l'ordre; on lui attribue même un volume entier de la *Gallia Christiana*. Lorsque les souvenirs du monde et ce qu'il appelle lui-même les faiblesses de son cœur lui firent croire qu'il avait trop compté sur ses forces en entrant chez les Bénédictins, un léger mécontentement, qui n'était qu'un prétexte, l'engagea à solliciter de Rome sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre que celle où il était attaché; ce fut pour Cheny qu'il s'arrêta. Il obtint sa demande; le bref devait être fulminé à un jour marqué: Prévost y comptait, et de grand matin il s'échappa du couvent en laissant pour son supérieur des lettres où il exposait ses motifs. Par l'effet d'un malentendu qu'il avait ignoré, le bref ne fut pas fulminé, et sa position de déserteur devint tellement fautive qu'il n'y vit d'autre issue qu'une fuite en Hollande.

Alors commença pour le fugitif une vie sans repos: tantôt en Angleterre, tantôt en Hollande, écrivant toujours, l'abbé Prévost ne quitta la plume qu'avec la vie, et à sa mort on trouva dans ses papiers le plan de trois ouvrages qui devaient l'occuper jusqu'à la fin de ses années, eussent-elles dépassé quatre-vingts. Il passa sept ou huit ans à l'étranger, faisant des histoires, composant des romans, traduisant de l'anglais et du latin. Sa conduite, qui ne fut pas sans reproche, fut du moins toujours décente, grâce à un caractère doux et à une excellente éducation; il se peint lui-même dans quelques lignes, où il parle de sa personne comme d'un homme qui passe des semaines entières dans son cabinet et qui emploie tous les jours sept à huit heures à l'étude, qui préfère une heure d'entretien avec un ami de bon sens à tout ce qu'on appelle *plaisir du monde* et passe-temps agréable; civil, par l'effet des habitudes d'enfance et d'éducation, mais un peu galant, d'une humeur mélancolique, sobre enfin et réglé dans sa conduite. Le cardinal de Bissy et le prince de Conti contribuèrent à sa rentrée en France; ce dernier le nomma son aumônier, et Prévost, jeune encore, partagea alors son temps entre la composition de ses ouvrages et les soins de la société qu'il fréquentait et dont il faisait les délices.

Ses nombreux romans, peu lus aujourd'hui, un seul excepté, ont cependant de l'intérêt et de la grâce, ils lui coûtaient peu de travail; sa fertile imagination enfantait sans peine des intrigues qui se croisaient, se mêlaient, s'enchevêtraient

les unes dans les autres, où les plus bizarres personnages prenaient naturellement place : amour, mariage, morts subites, coups d'épée, vols, ruines des fortunes, rien ne lui coûtait pour faire marcher son drame et pour l'amener à bien. Les libraires demandaient du Prévost comme ils avaient demandé auparavant du Saint-Evremond. Quoique ses ouvrages fussent bien payés, il n'a jamais été riche, cependant ce qu'il désirait il l'obtenait.

— Un jardin, une vache et deux poules, disait-il, me suffisent. — Il acheta une maison et un petit jardin dans un coin de la forêt de Chantilly, il eut une vache et deux poules, et déjà vieux, c'est-à-dire ayant dépassé la soixantaine, après avoir laissé le carrosse de Paris à Chantilly même, il aimait à s'y rendre à pied par la forêt.

Au commencement de novembre 1763, par un beau jour d'automne, il traversait la forêt seul, se livrant à tous les écarts de son imagination, enchanteresse qui commençait par le séduire lui-même avant de séduire les autres. Le soleil du midi, quoique un peu pâle, échauffait la forêt, dont les beaux arbres avaient conservé une partie de leur verdure, tandis que les feuilles sèches jonchaient le sol. Mille insectes brillants scintillaient dans les rayons du soleil, divisés, brisés par les branches des arbres : le chevreuil s'arrêtait à cent pas de lui, au bout d'une allée, puis reprenait sa course; les oiseaux chantaient dans les arbres : les petits lézards gris buvaient le soleil. Prévost marchait doucement, insoucieux d'arriver et de manger une heure plus tôt, une heure plus tard, le dîner préparé par sa vieille cuisinière, lorsqu'une ombre opaque se détacha d'un tilleul voisin et s'interposa entre le soleil et lui. Prévost s'arrêta et leva la tête. Il se trouvait devant un homme de vingt-huit à trente ans, d'une taille élevée, le front pâle, la barbe inculte, les cheveux sans poudre, le linge sale, et qui portait au côté une longue rapière dont la lame lui battait le mollet.

« Mon ami, lui dit Prévost qui ne songeait nullement à mal, cherchez-vous votre chemin ? vous êtes-vous égaré dans la forêt ? »

— Nullement, monsieur l'abbé, répondit l'inconnu, qui barrait toujours le chemin à Prévost ; je sais fort bien où nous sommes... l'Étoile-des-Fiqueurs, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, c'est cela même, dit Prévost qui, ayant aperçu deux pistolets dans la ceinture de l'inconnu, commençait à s'alarmer.

— Vous ne devinez pas, monsieur, ce que je veux de vous ? »

Prévost mit la main sur sa montre. Il était si habitué à placer ses héros dans des situations périlleuses et imprévues que, se voyant ainsi arrêté, il se regarda dans sa position où lui-même

avait mis plusieurs fois le *Doyen de Killarine* ou *Cleveland*.

« Monsieur, dit-il, vous désirez prendre ma bourse et la mettre dans votre poche ? »

— Ce n'est pas cela précisément qui m'amène, monsieur l'abbé ; je viens vous faire cadeau de l'eau la plus efficace, la plus merveilleuse qu'il y ait au monde, une eau qui prévient et qui guérit toutes les maladies, une eau que toutes les mines de Golconde et de Visapour ne sauraient payer. »

En parlant ainsi, l'inconnu tira de la poche de sa veste un flacon rempli d'une liqueur qui avait l'apparence de l'eau ordinaire, et il continua :

« Vous comprenez, monsieur l'abbé, que la possession de ce spécifique est excessivement précieuse et que, si je vous fais ce cadeau, vous ne pouvez pas faire moins pour moi que de me donner en échange votre bourse, votre montre et les boucles de vos souliers. »

Prévost commençait à comprendre ; l'homme à l'eau merveilleuse était un voleur, et le stratagème dont il se servait pour dépouiller les passants, nouveau en France, ne l'était pas pour Prévost, qui avait vécu longtemps en Angleterre. Dans ce pays formaliste, la loi est très-sévère contre le vol, et les gentilshommes qui exploitent les grands chemins ont l'habitude de proposer un achat à ceux qu'ils dépouillent.

« Milord voudra bien m'acheter cette cravache, disent-ils : cent guinées ; — milady ne saurait mieux faire que d'acheter cette pièce de mousseline ; elle donnera ses diamants en échange. »

Traduit devant la cour d'assises, le voleur soutient qu'il est un des plus honnêtes marchands ambulants des trois royaumes ; il n'a point commis un vol, il a fait un marché, et il en appelle à la véracité des personnes mêmes qu'il a volées. Prévost pensa qu'il était la victime d'une exportation toute nouvelle et convenablement perfectionnée, car ce qu'on lui offrait en échange de sa bourse, de sa montre et de ses boucles, qui étaient en or, lui paraissait être de l'eau claire puisée sans doute dans l'Oise ou dans la Nonnette, petite rivière qui arrose Chantilly. Dans un cas pareil, on tire son épée et on bataille : Prévost, homme d'église, était sans armes ; ou bien on prend la fuite, ou bien encore on use de sa vigueur corporelle pour terrasser son adversaire. La fuite et le combat étaient également impossibles à Prévost, pauvre vieillard qui ne pouvait pas lutter contre un jeune homme vigoureux : il fallait céder ; Prévost parla.

« Mon ami, dit-il au voleur, vous faites un vilain métier, et un métier dangereux. »

— Pour dangereux, monsieur l'abbé, répondit tranquillement le voleur, je vous l'accorde, mais vilain, non. Comment, pour un peu d'or, pour une montre qui peut-être va mal, pour de vieilles boucles passées de mode, je vous offre la santé,

une vie longue, exempte d'inflmités, et vous appelez cela un vilain métier?... vous n'y songez pas! Je vous offre plus que je ne recevrai de vous. Acceptez, monsieur l'abbé, la santé est comme l'occasion, il faut la saisir aux cheveux; vous ne retrouverez pas deux fois le bon hasard qui vous arrive... Allons, monsieur l'abbé, dépêchons; je n'ai pas de temps à perdre.

— Ne croyez pas que je tiens à mes boucles, dit Prévost, ni à quelques écus qui sont dans ma bourse, mais ma montre!... c'est un souvenir d'amitié, un gage d'estime, et j'avoue qu'il me sera bien pénible de m'en séparer. »

En parlant ainsi, Prévost tira sa montre de son gousset et se mit à la considérer avec la tendresse d'un ami qui va quitter un ami pour longtemps, pour toujours peut-être. Malheureusement ce bijou cheri avait une certaine valeur : la montre était en or et entourée de diamants qui brillaient au soleil.

« Non, dit Prévost, vous ne voudrez pas me priver de cette seule relique d'un temps passé, la plus gracieuse, la plus douce de ma vie, et ajouta Prévost en s'avançant sans crainte auprès du voleur et en prenant ses mains : Ma vie a été traversée de tant d'orages, elle a été si remplie de mauvais jours, que je n'ai jamais calculé le bonheur que par moments, par quarts d'heure, par minutes, et c'est cette montre qui a compté ces rapides instants. »

Le voleur prit la montre : il la regarda à son tour! il eut l'air d'en compter les diamants, et, après un instant d'hésitation, il la rendit à Prévost.

« Le ciel vous bénisse! dit celui-ci avec reconnaissance; oui, monsieur, Dieu vous tiendra compte de cette délicatesse de sentiments, qui vous attendrit pour un vieillard auquel il ne reste plus que des souvenirs. Au reste, cette montre vaut trois cents pistoles; veuillez vous trouver ici demain à la même heure, et je vous les remettrai... Ne craignez rien, je suis incapable... »

— Il ne faut que vous voir, reprit poliment le voleur, pour se fier à vous, je suis sans crainte; mais il n'est pas besoin de trois cents pistoles : en supposant que votre montre les vaille, elle ne les vaut pas pour moi... Nous sommes très-malheureux, monsieur l'abbé, nos marchands nous volent... cent pistoles suffiront...

— Que de délicatesse! reprit Prévost en remettant sa montre dans son gousset; monsieur, vous n'êtes pas fait pour votre état; il est impossible qu'il n'y ait pas dans tout ceci quelque mystère; car, pour votre eau...

— Elle est merveilleuse, reprit le voleur, je ne vous en fais point un éloge exagéré... elle est souveraine surtout pour l'apoplexie.

— Pour l'apoplexie! » dit Prévost.

Dans les dix-septième et dix-huitième siècles, l'apoplexie sanguine était plus commune encore

qu'elle ne l'est aujourd'hui : Lemontey, qui a fait sur ces époques des études précieuses, en donne une raison très-plausible, si elle n'est vraie : il en accuse les perruques. « On portait sous Louis XIV, dit-il, d'immenses perruques, le roi et tous les courtisans se chargeaient la tête d'une si grande quantité de cheveux d'emprunt, que le poids d'une perruque dépassait de beaucoup celui du casque d'un de nos cavaliers; c'était un des luxes d'alors. »

Cet ornement très-chaud appelait nécessairement le sang à la tête, et l'apoplexie était imminente. Sous Louis XV, l'ampleur des perruques diminua, mais seulement de quelques pouces. L'abbé Prévost en portait une, et il était d'une complexion apoplectique. Déjà il avait ressenti plusieurs atteintes de ce mal, une fois entre autres chez Fontenelle. En apprenant donc que l'eau qu'on voulait lui vendre si cher avait de la vertu pour éloigner la maladie qu'il redoutait, son intérêt redoubla, et l'espèce d'attrait que lui inspirait son étrange interlocuteur s'augmenta encore. Cependant, comme il était dépourvu d'égoïsme, l'eau merveilleuse le touchait moins que le sort de ce jeune homme, qui pouvait d'un jour à l'autre payer d'une façon si cruelle le débit de son spécifique.

« Vous devez avoir été bien malheureux? dit-il.

— Monsieur Prévost, répondit le voleur, remettez vos boucles, et écoutez-moi.

— Vous me connaissez! dit Prévost; vous savez qui je suis?

— Parfaitement; je vais vous raconter mon histoire, et elle pourra vous servir pour votre prochain roman...

— Mon ami, dit Prévost aussi à l'aise avec cet homme que s'il le connaissait depuis trente ans, je ne fais plus de roman : ce sont des fables de jeunesse que j'ai prolongées bien avant dans l'âge mûr; aujourd'hui la vieillesse est venue, et je m'occupe de choses plus graves.

— N'importe, monsieur l'abbé, ceci sera une histoire, vous y mettrez les sentiments dont vous me verrez animé dans le cours de mon récit, et vous les exprimerez mieux que je ne pourrais le faire.

— Mais le dénouement, s'écria Prévost dont l'imagination toujours vive se laissait facilement entraîner, le dénouement sera-t-il notre rencontre dans la forêt de Chantilly?

— Pourquoi pas?

— Non, mon ami, c'est impossible, vous êtes un héros trop jeune pour moi; je serai mort depuis longtemps que vous n'en serez pas encore à la moitié de votre histoire.

— Eh bien! vous supposerez que j'ai été tué dans une rencontre ou que je me suis fait Minime, à votre choix.

— Je ne crois pas, répondit Prévost, qu'un homme dont les passions sont vives soit heureux

quand il se fait moine ; mais cela vaut encore mieux que d'être tué en exerçant votre état : après tout, le bonheur n'est pas de ce monde ; voyons votre histoire. »

Ils quittèrent l'Étoile-des-Piqueurs, s'enfoncèrent dans les halliers de la forêt et s'assirent tous deux au pied d'un arbre ; l'inconnu se plaça de façon à ne pouvoir pas être surpris, et Prévost, qui ne remarqua pas même cette précaution, s'étonna d'avoir trouvé mauvaise mine à son voleur, qui, considéré de plus près, lui parut non-seulement un bel homme, mais encore un homme d'une figure aussi remarquable que douce.

« Je m'appelle Gabriel Landry, dit l'inconnu, je suis d'une famille de robe, c'est-à-dire que mon père était avocat au Châtelet ; il mourut que j'avais vingt-trois ans, au moment où il allait guider mes premiers pas et me résigner sa charge. Je demeurai seul avec ma mère et une fortune assez raisonnable, dont la plus grande partie lui appartenait. Si mon père avait vécu, je serais probablement avocat à l'heure qu'il est, quoique mon goût me portât à embrasser la carrière des armes. Une fois libre de tout joug, je négligeai le barreau et fréquentai les académies.

« Je devins aussi habile à manier l'épée qu'un maître en fait d'armes ; je jouai, je fus assidu aux spectacles, et il était rare que le matin ne me surprit pas loin de notre petite maison de la rue des Arcis ; je voulais être mousquetaire, et je faisais encore apprentissage. Vous voyez, monsieur l'abbé, que j'étais plongé dans tous les désordres de la jeunesse, hors un que l'on dit être le plus dangereux de tous, et qu'en me trouvant livré au jeu, au vin et à la paresse, ma mère m'a souhaité mille fois : j'étais aussi querelleur, et j'exposais souvent ma vie et ma liberté dans les combats nocturnes dont les rues de Paris sont le théâtre. Une nuit que, par excès de sagesse, je rentrais chez moi à trois heures du matin, j'entendis dans une rue voisine de la mienne un cliquetis d'épées, et bientôt après les cris d'une femme ; il n'en fallait pas tant pour m'attirer : j'y courus.

« Au moment où j'arrivais, deux gentilshommes se battaient à la lueur d'une torche que tenait un laquais ; dans un fiacre, à quelques pas, une femme poussait des cris et conjurait apparemment les deux adversaires de cesser leur combat ; la portière s'ouvrit, cette femme se précipita sur les épées nues, et je vis la chute d'un assaillant et de cette pauvre femme qui fut atteinte d'un coup d'épée. Le valet qui éclairait cette scène était au service du vainqueur, il éteignit sa torche et tous deux s'enfuirent. Je restai dans l'obscurité, et à tâtons je trouvai la femme blessée, que je portai chez moi. Je réveillai toute la maison ; ma mère accourut la première : on étancha le sang de la blessure, qui se trouva considérable, on prodigua tous les secours, et, tandis qu'on s'empressait

auprès de la mourante, moi, je considérai sa figure pâle et ses yeux presque éteints.

« Jamais je n'avais vu une aussi belle personne ; d'autres ont besoin des charmes de la santé pour plaire, celle-là, presque dans les bras de la mort, avait tant d'attraits qu'on ne pouvait la voir sans être ému. J'étais immobile auprès d'elle lorsqu'elle reprit ses sens. Sa première parole fut pour M, le chevalier de L***, celui qu'elle avait voulu sauver aux dépens de sa vie. Dès qu'elle eut formé le désir de connaître le sort de cet homme, je m'en voulus de mon inhumanité pour le chevalier, mais je m'en voulus seulement par rapport à cette femme qui s'intéressait à lui. Je sortis, et sur le lieu de la scène je trouvai le guet, fidèle à son habitude de n'arriver jamais qu'après l'événement.

« Le chevalier avait été blessé à mort ; il ne respirait plus. Je sentis une secrète joie de la mort d'un homme que déjà je considérais comme un rival. Le difficile était d'apprendre cette funeste nouvelle à la femme blessée. J'employai tous les ménagements possibles, toutes les ruses en usage en pareil cas. Je dis que le chevalier était blessé, qu'on répondait de ses jours et qu'il avait été transporté dans une maison voisine. Ce ne fut que quelques jours plus tard, lorsque les médecins répondirent de la malade, que je lui appris la vérité. La mort, vous le savez, monsieur l'abbé, est le remède à toutes choses ; elle éteint l'espérance, et les passions finissent quand elles n'ont plus rien à espérer. Le chevalier fut pleuré ; mais les regrets qu'il inspira n'allèrent pas jusqu'au désespoir. A mesure que la vie revenait à la malade, son chagrin diminuait, et tous les jours elle me remerciait davantage de ce que j'avais fait pour elle :

« Sans vous, me disait-elle, j'étais perdue, je périssais loin de tout secours. »

« Ce furent là ses premières paroles, avec quelques mots de regret qu'elle donna à la mémoire du chevalier. Enfin, quand elle put parler plus longtemps sans danger, elle nous dit, à ma mère et à moi :

« Il est juste que vous sachiez quelle est l'infortunée qui vous devra la vie. »

« C'était un récit que j'attendais avec la plus grande impatience ; elle commença :

MARIE AYCARD.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. Un obstacle inattendu a failli empêcher l'exposition générale des produits des manufactures du globe d'avoir lieu à Londres.

On connaît la pudeur du peuple anglais et sa susceptibilité à l'endroit de certaines expressions qui peuvent rappeler des habitudes de la vie intime.

On connaît également l'ardeur commerciale des chemisiers. Si on parlait d'une exposition à Pékin, aussitôt les chemisiers s'y rendraient en foule. Le chemisier français ne connaît pas d'obstacle.

Ils s'étaient donc empressés d'envoyer des échantillons de leurs produits à l'exposition de Londres. Chemises de toile, chemises de coton, chemises de madras, chemises de batiste, blanches, brodées, de couleur, ouvrant par derrière, ouvrant par devant; bref, toutes les variétés de la chemiserie parisienne.

Quand ils virent arriver ces ballots portant en grosses lettres ce mot : CHEMISES ! les Anglais tombèrent dans la stupeur la plus profonde. On convoqua immédiatement la commission centrale de l'exposition.

« Messieurs, dit le président quand tous les membres furent réunis, je vous ai convoqués pour vous soumettre une question des plus graves.

— Laquelle ?

— Il s'agit de savoir si les chemises pourront figurer à l'exposition. »

Les membres présents poussèrent une exclamation où se peignait l'imprévu d'une telle question.

« C'est complètement impossible, s'écria ensuite un des secrétaires, ce serait amener sûrement une révolution. Ce serait d'ailleurs blesser profondément la chasteté (*pudibardicity*) nationale. Quel est le fabricant anglais qui a osé envoyer des chemises à l'exposition ?

— Ce n'est pas un Anglais ?

— Ce doit être un mécréant de Français. Ces gens-là ne respectent rien.

— Précisément.

— Nous votons à l'unanimité l'expulsion des chemisiers (Hurrah ! pour la vieille Angleterre ! trois grognements pour les chemises.)

— Un instant, reprit le président, il faut consulter le prince Albert, qui a pris l'exposition sous son patronage. Envoyons-lui une députation. »

Les membres ayant été tirés au sort, la députation se rendit au palais de Buckingham, et fut introduite auprès du prince Albert.

« Monseigneur, dit le speaker, vous nous voyez dans un grand embarras. L'exposition de l'industrie universelle est souillée par la présence d'un produit que nous n'oserons jamais nommer devant Votre Altesse. Il s'agit d'expressibles.

— Des culottes ?

— Encore plus *inexpressible*.

— Quoi donc ?

— Des chemises, sauf votre respect, monseigneur ; les Français nous ont envoyé des chemises. C'est horrible ! c'est abominable ! Mais enfin ils l'ont osé. N'est-ce pas que Votre Altesse nous ordonne de renvoyer tout de suite ces ballots impudiques ?

— La question est grave, répondit le prince Albert, j'ai besoin de consulter la reine.

— Le cas est difficile, répondit à son tour la reine ; il faut que je consulte le conseil privé. »

Le conseil privé proposa d'en référer au conseil des ministres. Ceux-ci veulent que la chambre des communes et la chambre des lords soient mises en demeure de prononcer.

En attendant, Londres est en proie à la plus vive perplexité. La ville est partagée en deux camps, les progressistes qui sont pour l'exposition des chemises, et les stationnaires qui demandent le maintien de la prohibition. On craint des rencontres sanglantes. L'exposition avec ou sans chemise peut amener la guerre civile. On croit que les sans-chemises l'emporteront !

* Il est des poètes qui ont été l'objet de bien beaux dévouements. J'en citerai un, romancier heureux dont

tous les ouvrages eurent trois éditions coup sur coup, tant que vécut son beau-père, qui les achetait avec la plus exquise délicatesse dans la même quinzaine.

Ce romancier s'avisa de faire une pièce.

L'enlèvement successif et mystérieux des éditions avait rendu le romancier si célèbre, qu'un théâtre ne crut pas pouvoir se dispenser de recevoir son premier ouvrage dramatique.

La pièce est montée et représentée : salle comble ! le beau-père en avait loué la moitié ; on avait donné le reste. Mais à la seconde représentation, notre auteur d'exiger qu'on ne privât pas plus longtemps le public et qu'on lui laissât toutes les places.

Le public fut ingrat : il ne vint pas.

« S'il n'arrive pas demain, murmura le directeur, je ne l'attendrai pas longtemps ! »

La femme de l'auteur entendit cela : elle connaissait la sensibilité de son mari ; elle savait tout ce que l'habitude qu'il avait, depuis son mariage, de voir acheter ses livres, lui donnait de légitime amour-propre, et, comme elle était, pour la délicatesse et les petits soins, la digne fille de son père, cette charmante femme, elle courut discrètement au bureau de location et prit toutes les loges sous un nom supposé.

Le soir, grande joie dans le théâtre. Le directeur, qui savait son monde, se crut obligé d'aller féliciter l'auteur.

« Monsieur, vous faites ma fortune !

— J'en suis heureux, répondit l'auteur modestement ; mais dites-moi donc, je vous prie, où était le public hier ?

— Au café probablement, cela arrive souvent à la seconde représentation ; maintenant que la pièce est lancée, nous la jouerons cent fois !

— Oh ! cent fois ! ne put s'empêcher de s'écrier la pauvre jeune femme, c'est beaucoup !

— Ma bonne amie, répliqua affectueusement l'auteur, tu ne connais rien au théâtre ; mais je t'aime à cause de cette ignorance ! »

Que ne ferait-on pas pour un pareil mari ?

Bref, la pièce eut trente représentations.

A la trente et unième, la location tomba tout à coup : la dot était mangée !

On suspendit la pièce ; le directeur s'excusa, disant qu'il était fâcheux que le succès fût interrompu... sans doute par la politique... mais qu'en tout cas il avait encore été très-beau pour le temps où nous vivons.

« Mon cher, répliqua l'auteur, ne vous désolerez pas, je fais une seconde pièce. »

A ce mot, par exemple, la pauvre femme de l'auteur faillit se trouver mal.

Depuis, on ne peut plus parler devant elle de théâtre et de représentation sans qu'elle change de couleur. Si l'on vante quelque succès, un sourire douloureux plisse sa lèvre ; au mot de recettes, elle soupire ; et comme un ami de son mari lui disait récemment que M. Scribe avait fait représenter plus de deux cents pièces :

« Ah ! mon Dieu ! s'est-elle écriée, sa femme est donc bien riche ? »

Une nouvelle teinture pileuse, dite *Teinture Hygiénique*, vient d'opérer une révolution dans la classe grisonnante. C'est, à vrai dire, une révolution avantageuse, attendu que, dépouillé de toutes les influences nuisibles des autres teintures en usage, celle-ci possède l'étonnante vertu de rendre aux cheveux blancs leur couleur primitive. Elle opère à froid, à l'air libre, sans ce désolant entourage de papier brouillard, feuilles de choux, serretête, etc. Loin d'altérer la substance pileuse, la teinture hygiénique donne l'élasticité, la souplesse et les reflets soyeux des plus belles chevelures.

Chez Codant, parfumeur, rue de l'Ancienne-Comédie, 26 ; et chez Paris, coiffeur, passage Choiseul.



Explication du dernier Kébus.

Neuf négligés, poing, laie, devoirs, de la mi, tié.
(Ne négligez point les devoirs de l'amitié.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écriin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Au Sablier-Denil, 2, boulevard Montmartre.

Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valenciennes, baréges.

Enveloppes comiques.

42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 1 fr. 50.

Physionomie de la Garde impériale.

Grande lithographie de 67 centimètres sur 42, papier grand-colombier. — Prix : 6 francs. — Ce beau dessin de L. Lassalle est exécuté d'après le tableau peint par Lorentz, et exposé au salon de 1848. Il représente un bataillon de la garde impériale, et donne l'idée la plus fidèle possible de ce corps privilégié. A Paris, chez Desforges, marchand de tableaux, boulevard Montmartre, en face le théâtre des Variétés.